

De plumes et de plomb

Molly

De plumes et de plomb

Éditions
BLEU BLANC NUIT

© Éditions BLEU BLANC NUIT

102 avenue de la république

14640 Villers-sur-Mer

ISBN : 979-10-359-7578-4

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays. L'auteur est seul
propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

50 €. Billet posé sur la table, mon cerveau ne répond plus, mes yeux fuient celle qui de son regard intensément me persécute. Fébrile, de mes mains je masque les moindres centimètres de ma peau, tous ces pixels qui côte à côte, font l'être que je suis. Mise à nu, je mise tout sur elle, sur cette femme qui tantôt me ramène à moi, qui tantôt délicatement me sort de moi-même. Sa voix me glace le sang, me réancre à cette triste réalité, à celle qui est la mienne. Ses yeux bleu nuit me somment de lâcher prise, de cesser de lutter, de vomir mes sentiments avant que nos corps ne se séparent, avant que la nuit nous prenne. Assise au bord de ce sofa, mes jambes et mes pieds s'affolent, je tente péniblement de retrouver cet apaisement perdu.

La pureté des lieux me fait perdre la tête, tout est d'une transparence totale. Face à moi, une porte vitrée semble flotter entre quatre murs en verre. À l'extérieur de ce huis clos, une succession d'autres pièces privées de toute respiration. Sur ma droite, une étagère d'une matière translucide en côtoie une seconde, qu'attendent-elles exactement ? Des meubles vides, quoi de plus antinomique ? Pourquoi ne sont-elles pas en train d'accomplir leurs rôles ? À leurs côtés, deux chaises en plexiglas attendent que des êtres daignent les épouser.

À l'opposé, sur ma gauche, trois colonnes ; des aquariums d'au moins deux mètres de haut et soixante centimètres de largeur semblent s'être enracinés. Qu'est-ce que des méduses font au sein de ces prisons dorées ? Pourquoi ne pas se contenter de poissons rouges, de guppys ou bien de molly ? Le spectacle est somptueux, des dizaines de gelées de mer se meuvent avec volupté les unes contre les autres. Chaque nage est à la fois solitaire et collective. Ensemble, elles forment une chorégraphie des plus harmonieuses, des plus féériques, leur ossature

dépourvue de tout squelette fait d'elles des êtres légers et insoucians. Pour tout terrien qui se respecte, elles restent des créatures irréelles voire mythologiques, des êtres mystérieux en raison de l'absence de leur carapace et de leur enveloppe faite essentiellement d'eau. Une bulle d'eau dans un océan, fragile en apparence, mais invincible en substance. Carnivores dans l'âme, trop d'individus pensent qu'elles piquent par gratuité ou bien par automatisme. Et si cela relevait seulement d'une intelligence inouïe ou bien d'un instinct de survie surdéveloppé ? Se défendre pour rester en vie, pour éloigner la mort ! Aussi fascinantes que détestables, elles sont tout ce que l'être humain ignorant exècre : imprévisibles, flasques, mortelles, paralysantes, agressives, laides... Mais combien d'entre eux savent que 60 % des gènes de l'homme sont communs à ceux des méduses ? Très peu !

La scène est hypnotique, me voici happée dans un microcosme, dans un univers où la respiration se fait facile, où la vie se fait paisible. Je vois en elles ce que je ne suis pas, ce que je ne suis plus depuis ce maudit jour. Je suis au bord de

l'asphyxie et elles, au bord de l'accalmie, elles se contractent et se dilatent avec un charme dont elles seules ont le secret. Aériennes, elles respirent, ondulent, vibrent et me rappellent qu'il y a autre chose au-delà de tout ça, au-delà de l'eau, de la terre et du cosmos. Une force de vie émane de ce milieu sous-marin, quelque chose qui me convainc de ne plus avoir peur à présent.

Je quitte cet univers pour le mien, pour ce corps et cette âme endolorie. Ces 50 € stagnent sur cette table fantôme qui, elle-même, est habillée d'une nappe translucide. De crainte que ce bout de papier bouge devant mes yeux et par hantise que tout entre en lévitation, je détourne le regard. Pris entre deux étaux, il ne lutte plus, il semble être prisonnier de sa propre image et ne cherche même plus à échapper à sa condition. Il sait qu'il est aimé pour sa valeur et non pour sa texture unique, pour cette couleur or qui lui donne toute son importance. Seul le chiffre gravé sur sa surface fait sens, sa présence physique ne sert qu'à acter sa propre légitimité. Quand on l'a en sa possession, le reste n'est qu'excédent, que

superficialité. Avec lui, tout se monnaie : l'amour, les sentiments et l'amour propre.

Je baisse la tête par pudeur ou bien par réflexe, je ne le sais pas moi-même. Au-dessous ? Le vide, l'espace, l'infini ! Mes yeux se posent sur ce sol cristallin, sur ce lieu nourri d'éléments en mouvement et pourtant dépourvu de toute impudicité. Des centaines de plumes blanches tournoient, se touchent avec douceur, leur proximité est propice à tout ce corps à corps, à ce plume à plume des plus sensuels. Un courant d'air permanent accentue leurs remous, les invite à jouer de leurs similarités, mais semblables, le sont-elles vraiment ? Un souffle s'immisce délicatement entre elles, complice, il les accompagne dans cette danse lascive. Un vertige s'empare de moi, mon être est poussé loin de cette assise, hors de celle qui, elle-même, rejette ma propre compagnie. J'attends un regard bienveillant, un filet de voix qui parviendrait de cette femme, de la seule vie terrestre dans cette pièce.

Ce silence me perce les tympans. Avec nervosité, je me lève. Manteau mis et dignité regagnée, cœur au bord des lèvres, je m'agite, je m'empresse de rejoindre cette porte abstraite et quitte les lieux, je mets les voiles, enfin !

— On va s'arrêter là, Violette. Je vous dis à demain 10 heures.

— À demain.

Porte franchie, mon esprit me guide en dehors de ce bordel, loin de ce tout, de ce rien, de ce qui me rappelle ce que je suis. Rien ! Je quitte un endroit confiné pour son aïeul. Je pénètre dans un couloir qui me mène vers une autre porte, puis vers un autre espace cloisonné. La courte distance qui me sépare d'une pièce à l'autre me semble interminable, à la limite de l'insurmontable. Me voici au cœur d'un labyrinthe. Entourée de centaines de remparts des plus réels, un pas devant l'autre, je tente de garder l'équilibre, de ne pas trébucher. Les deux mains en avant, je les agite simultanément de droite à gauche, je m'aventure fébrilement dans cet inévitable dédale. Je déambule d'impasse en impasse, d'embranchement en embranchement, toutes

ces traverses me mènent vers de fausses pistes, toutes. Je cherche l'exception, la seule qui m'est indispensable, celle qui n'est pas à ma portée.

Détenue entre toutes ces vitres, mon propre reflet me joue des tours. Je me duplique, me projette de façade en façade, je cherche la version originale, où est-elle ? Au cœur de cette galerie, je continue ma recherche ; première à gauche, deuxième à droite, j'avance de deux pas, je pivote de 40° sur ma gauche, je recule de trois pas, je perds le fil, je me retrouve, j'avance, mes mains me servent de radars. Je me persuade que chaque seconde passée est un instant en moins dans cette prison, mais si au contraire, j'étais en train de revenir au point de départ, de m'engouffrer au sein de ses méandres ? Comment pourrais-je le savoir ? Je suis seule, moi et mon sixième sens.

Une lueur se présente, je trace mon chemin vers ce qui m'apparaît être la voie à suivre. Il me suffit de fermer les yeux pour ressentir les choses, pour constater que je suis plus proche de la sortie que du point de non-retour. Je quitte

ce labyrinthe pour une autre contrée. Ce lieu ne ressemble à aucun autre, je me retrouve devant un igloo géant qui techniquement est un dôme. À son contact, sa forme sphérique m'apaise, cet endroit comme le précédent transpire la pureté. Chaque élément de cette construction me fait penser à des morceaux de puzzle que l'on aurait assemblé dans une logique qui dépasse la mienne. Toutes ces pièces triangulaires, ces plaques en verre sont dépendantes les unes des autres et fixées avec minutie grâce à des armatures en bois.

Cette figure est d'une perfection absolue, tout ce qui ne peut être jugé ou détesté. Le galbe de cette porte est elle aussi en harmonie avec cette structure, elle n'attend qu'à être poussée, à me laisser entrer dans son antre que j'aperçois déjà à travers ces carreaux trigones. Son intérieur minimaliste me déstabilise, cela doit être la pièce à vivre, mais, peut-on vraiment vivre parmi si peu de choses ?

J'entre sur la pointe des pieds de peur de déplacer cette poussière imaginaire, d'être de trop dans

cet espace dépossédé de toute vie. Le tour est rapide, il y a uniquement le nécessaire : une table basse, un canapé, aucun cadre, une absence de téléphone ou bien d'ordinateur, pas de moyens de communication possible avec l'extérieur. Mon œil s'est habitué à une transparence totale et essaie de s'acclimater à toutes ces nouvelles nuances, à tout cet aspect opalescent. Une lumière rayonne de cette demi-coque, elle se reflète sur tous les éléments faisant naître sur ces surfaces une teinte laiteuse proche du nacre. Où donc se trouve le frigidaire ? Où est la télévision ?

Je me rapproche des deux autres portes, les seules ! L'une d'entre elles, malgré ma bonne volonté, résiste à ma poigne, elle est condamnée à rester fermée. Je m'en éloigne dans l'espoir d'y découvrir une pièce où les distractions seront existantes. Sans lutte, elle s'ouvre et dévoile une cellule qui ressemble en tout point à la précédente. L'art du vide, tout tient à ces mots ! Une chambrée simpliste et dénuée de toutes choses superflues : un lit, un bureau, une lampe et une chaîne hifi. J'allume la radio

afin de m'inventer du mouvement, pour ne pas faire de cet abîme ma folie. Cette femme, que me voulait-elle tout à l'heure ? Ai-je été à la hauteur de ses attentes ? Qu'espérait-elle de moi ? J'active l'unique source lumineuse pour ne pas me perdre dans tout ce noir, pour qu'elle continue de maintenir mes nuits en jours, mes désespoirs en semblant d'espoirs.

Que fais-je ici ? Suis-je malade ? Déséquilibrée ? Cinglée ? Vais-je subsister face à ce néant intersidéral qui règne dans ces pièces ? Je me jette sur le lit laissant la musique prendre possession de mon esprit. Allongée dans cette bulle entre enfer et paradis, mes douleurs me reprennent ; des pincements qui se font de plus en plus présents. Des coups de hache me transpercent les omoplates, je lutte pour ne pas que mes mains se dirigent vers elles, pour ne pas faire de ce mal intenable une agonie lente et mortifère. Ma force pourrait faire cesser ce purgatoire, mais à quel prix ? Dois-je sacrifier ma vie ? Les arracher ne ferait qu'accentuer le mal-être qui m'a menée droit en isolement,

cela ne ferait que me rappeler ce que je suis :
le fruit du démon.

Je mords mon oreiller en plumes pour que mes cris ne crèvent pas ces cloisons courbées et qu'ils ne parviennent pas au commun des mortels. Seul Morphée peut me soulager, seul lui sait entendre mes tourments et m'enlever à moi. J'endors mon cerveau à ma façon. Sur le ventre, yeux mi-clos, main droite entre cœur et matelas, j'essaie de me réapproprier cet organe défectueux, ce morceau de chair. Je synchronise chacun de ses battements avec ma respiration, j'en fais mon obsession, ma seule préoccupation ; ne jamais me laisser distraire, ne jamais autoriser mon esprit à baisser la garde. Je tiens le cap, je laisse les secondes s'égrener jusqu'à ressentir une sensation d'allègement puis d'évanouissement. Sans contester, je m'offre à Morphée, je lui confie toute mon énergie et mon âme, je me soustrais à moi-même, mon spleen disparaît. Je disparaïs. Je vis.

Le temps s'arrête. Enfin.

...

Tout se stoppe.

...

Puis, tout s'accélère.

...

Tout à coup, le temps reprend son rôle, s'approprie cet espace dont lui seul est le maître. Tel un arrangement avec la nuit, il exerce de nouveau son droit de propriété, prend possession de ce repos qu'il a, pour une courte durée daigné m'offrir. Mon bien-être s'évapore à l'instant où ma carcasse reconquiert mon âme, où ces deux adversaires se retrouvent sur le même ring, confrontés l'un à l'autre, l'un contre l'autre.

Corps *versus* âme.

Dans cette bataille constante, jamais aucun des deux ne gagne, jamais le dessus n'est pris. Je sais que jamais victoire il n'y aura. Parfois, mon corps se montre plus conquérant, plus téméraire et le dieu du sommeil met mon esprit KO. Tantôt mon intellect domine et envoie balader la douleur jusqu'à ce qu'elle revienne me paralyser ; l'un ne va jamais sans l'autre, puis, tout recommence, inlassablement. Aucun perdant. Une seule perdante. Moi. Je dois accepter cette fatalité, m'accommoder de tout ce mal qui me

défini, de toutes ces plaies sur ma peau, tout ce qui fait de moi cet être insensible à toutes émotions. Une nouvelle journée s'amorce, un autre combat à mener, je dois y aller...

Habillée à la hâte, je rejoue la même histoire que la veille, cette même rengaine, celle d'un passage obligé dans ce labyrinthe infernal, de ce face-à-face avec cette femme. Je me demande d'ailleurs ce qui est le plus pénible des deux. Je m'y engloutis ; avec un peu de bon sens, je devrais en être ressortie en un temps record. Je devrais, mais je peine à comprendre la raison de sa présence et respire à grandes bouffées de peur que l'angoisse ne me vienne et qu'elle me saisisse subitement. J'essaie de contrôler mes pensées, de ne pas les laisser me replonger cinq années en arrière. En vain. Des bruits fictifs m'assaillent, je me raidis de tétanie avant de me liquéfier et de m'effondrer au centre de ce capharnaüm visuel, au beau milieu de moi. Ces cloisons à effet miroir me donnent le tournis, je me vois sous tous les angles, mon être se révèle sur chacun de ces pans pour revenir s'écraser violemment contre